





# Le Palais de la Berbie

Le palais épiscopal d'Albi est couramment appelé la « Berbie », déformation du nom occitan *Bisbia* qui signifie évêché. Sa construction, que l'on avait attribuée en grande partie à Bernard de Castanet, évêque de 1276 à 1308, fut entreprise en réalité dès l'épiscopat de Durand de Beaucaire (1227-1254), pour ne s'achever que dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Par la suite, le bâtiment connut des modifications, parfois importantes, aux XV<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Devenu le musée Toulouse-Lautrec, il fait aujourd'hui l'objet d'importants travaux de réaménagement. Le logement des évêques d'Albi fut des plus modestes jusqu'aux débuts de la construction de la Berbie. On sait que dans le deuxième tiers du XII<sup>e</sup> siècle, à la suite du schisme de l'anti-pape Anaclet auquel s'était rallié l'évêque d'Albi, Humbert Gérard, des rivalités entre ce dernier et le chapitre avaient entraîné la destruction de la maison épiscopale. Entre cette période et les débuts de la construction de l'actuel palais, l'évêque logea dans les maisons prêtées par les chanoines, sises entre la cathédrale romane et les remparts. C'est dire la relative précarité du logement des prélats albigeois pendant un siècle environ. Une telle situation ne pouvait être plus longtemps acceptée au XIII<sup>e</sup> siècle, par des hommes qui étaient devenus les véritables seigneurs de la ville. La dignité de la fonction, le développement de l'administration épiscopale impliquaient la construction de bâtiments plus propres à manifester leur puissance. Ce fut chose faite avec les premiers travaux entrepris par Durand de Beaucaire.

La construction, fruit de plusieurs campagnes de travaux s'échelonnant du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'organise autour d'une cour connue aujourd'hui sous le nom de « cour d'honneur » mais désignée au

Moyen Âge du nom de *Plathea Palatii*. On y entre par une porte flanquée de deux contreforts hémicylindriques, percée dans la courtine qui en ferme le flanc méridional, du côté de la ville. Après l'avoir franchie, on découvre sur la gauche, à l'ouest, l'imposante tour Mage composée en réalité de deux tours accolées d'âge différent, la tour Saint-Michel et la tour Sainte-Catherine. La partie visible de ces deux tours depuis l'intérieur de la cour, et dans laquelle s'ouvre une petite porte du XV<sup>e</sup> siècle, correspond à la face orientale de la tour Saint-Michel. Sur le côté nord de la cour, c'est-à-dire du côté du Tarn, face à la porte d'entrée, se dresse le bâtiment connu, depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, sous le nom d'aile des Suffragants. Deux petits contreforts hémicylindriques en scandent la façade. L'aile orientale, enfin, est constituée par un corps de logis fortement remanié au XV<sup>e</sup> siècle par l'évêque Louis d'Amboise, puis au XVII<sup>e</sup> siècle, par Gaspard de Daillon du Lude qui y appuya une galerie de trois travées aux arcades classiques.

En ressortant de la cour, et en se retournant après avoir franchi la porte, on peut contempler la façade méridionale du palais, qui en est la partie la plus ancienne. Elle se compose de l'est vers l'ouest d'un corps de logis rectangulaire surmonté de deux tourelles d'angle en encorbellement, d'un massif carré, souche d'une ancienne tour, dans lequel s'ouvre actuellement la porte d'entrée du

PALAIS DE LA BERBIE,  
COUR D'HONNEUR  
© VILLE D'ALBI









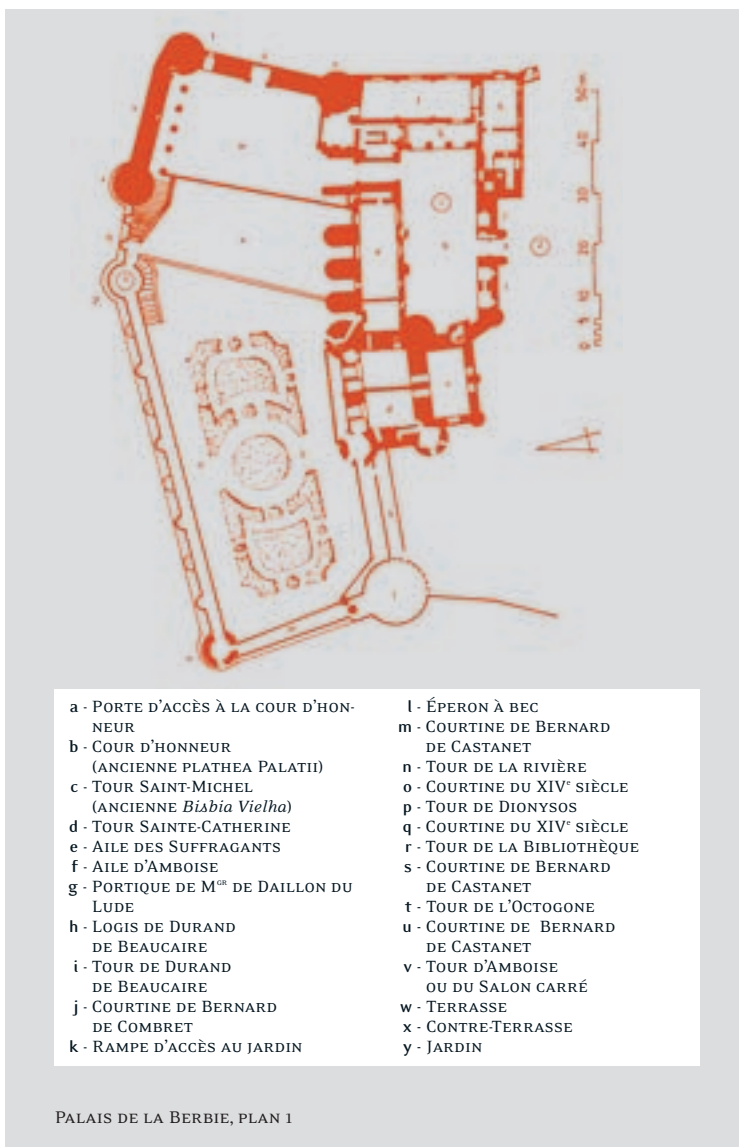
# Le Palais de la Berbie

musée Toulouse-Lautrec, de la courtine dans laquelle s'ouvre la porte d'accès à la cour ; enfin vers l'ouest et en retrait par rapport à la courtine, d'une tour flanquée de contreforts hémicylindriques, la tour Saint-Michel.

## Les travaux de Durand de Beaucaire

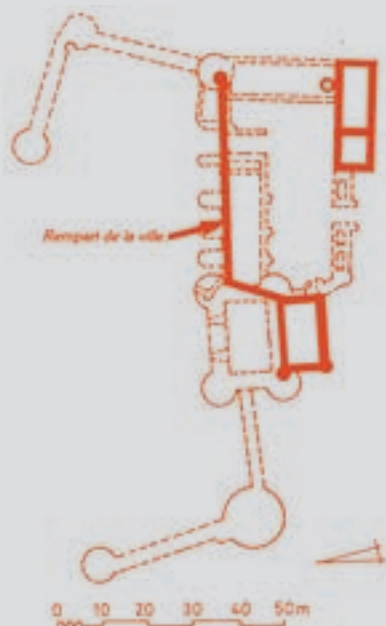
Le corps de logis constitué par un bâtiment rectangulaire et la souche de plan carré d'une ancienne tour furent entrepris par Durand de Beaucaire vers la fin de son épiscopat (1252), c'est-à-dire au moment même où les rapports se tendaient à l'extrême entre l'évêque et le sénéchal de Carcassonne. Ce prélat éprouva le besoin d'avoir une résidence lui appartenant en propre. Celle-ci, relativement modeste, se composa d'un corps de logis rectangulaire auquel fut appuyée une haute tour aujourd'hui découronnée. Le corps de logis se composait de trois salles superposées, charpentées, éclairées par des fenêtres en plein cintre. Au dernier étage était la chapelle, dédiée à Notre-Dame ; à l'étage noble, l'*aula*, salle réservée aux cérémonies officielles ; au rez-de-chaussée, une réserve ou une cave semi-enterrée.

À côté se trouvait la tour qui manifestait la réalité du pouvoir épiscopal au sein de la ville et dans laquelle logeait vraisemblablement l'évêque. Cette tour, dans sa plus grande hauteur, que l'on connaît par des gravures du XVII<sup>e</sup> siècle, dut compter au moins quatre niveaux dont certains étaient sans doute voûtés, comme l'atteste la présence de la voûte sur croisée d'ogives que l'on y voit encore aujourd'hui. Cet ensemble ne fut pas terminé par Durand de Beaucaire qui mourut en 1254, mais par son successeur Bernard de Combret qui prit le parti de voûter les salles construites par son prédécesseur



et de réduire à deux le nombre d'étages du corps de logis. Ce voûtement entraîna la fermeture des fenêtres primitives en plein cintre que l'on distingue encore à différents niveaux sur le mur sud. En même temps, la tour, laissée sans doute inachevée par Durand, était terminée. Ce dernier avait également réaménagé les maisons que lui avaient cédées les chanoines et qui étaient connues au XIV<sup>e</sup>

# Le Palais de la Berbie



PALAIS DE LA BERBIE, PLAN 2,  
LES TRAVAUX DE DURAND DE BEUCAIRE

siècle sous le nom évocateur de *Bisbia Vielha*, c'est-à-dire « ancien évêché ». Les restes de celles-ci sont encore visibles dans les parties basses de la tour Saint-Michel où apparaissent des fenêtres en plein cintre murées, identiques à celles de l'*aula* primitive.

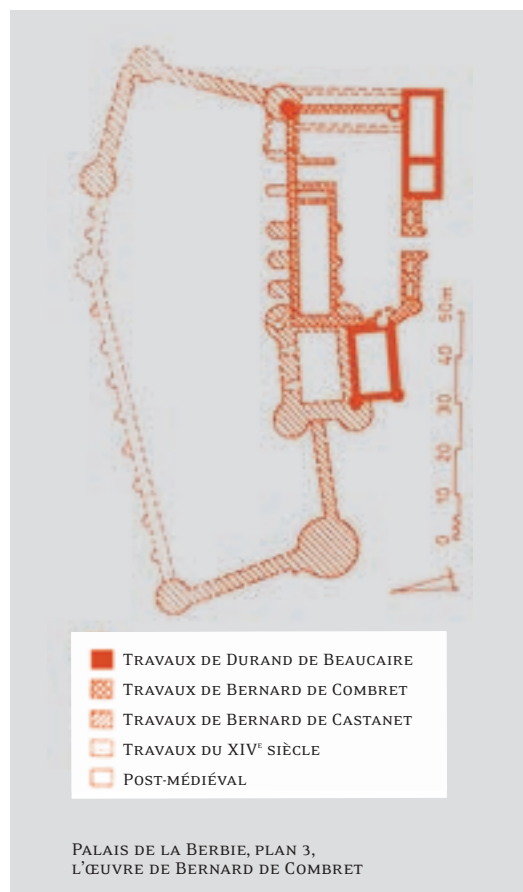
## L'œuvre de Bernard de Combret

Bernard de Combret fut le premier à supporter la pression conjuguée des prétentions royales et des revendications populaires. Les deux bâtiments de Durand de Beaucaire, isolés l'un de l'autre par 25 mètres environ, ne lui permettaient pas de se sentir en sécurité. Les étages planchéiés pouvaient être incendiés en cas d'attaque. Il fallait renforcer les défenses de ces maisons épiscopales, comme on les appelait encore, pour en faire un ensemble cohérent et unitaire. Bernard de Combret

fit donc voûter toutes les parties construites ou réparées par Durand de Beaucaire et surtout il transforma la résidence de l'évêque en une authentique forteresse. Ses travaux portèrent sur trois points :

- il tendit d'abord, entre la *Bisbia Vielha* et la nouvelle tour construite par Durand de Beaucaire, une courtine dans laquelle fut ménagée la porte d'entrée du palais. L'aspect fortifié de cette dernière, équipée d'un assommoir, surmontée de la chambre de la herse et flanquée de deux contreforts dont un abrite un escalier à vis, est assez révélateur des intentions défensives de l'évêque ;
- il fit ensuite surélever la *Bisbia Vielha*

dont toutes les salles furent voûtées sur croisées d'ogives. À l'extérieur, il en renforça les murs par des contreforts semi-cylindriques dont celui du milieu vint en partie obturer les fenêtres antérieures datant de Durand de Beaucaire. Il lança entre ceux-ci des arcs qui pouvaient faire fonction de mâchicoulis. Ces travaux, les mieux conservés des constructions de Bernard de Combret, montrent l'apparition des contreforts hémicylindriques, nouveauté appelée à des développements considérables dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et au



PALAIS DE LA BERBIE, PLAN 3,  
L'ŒUVRE DE BERNARD DE COMBRET

début du XIV<sup>e</sup> siècle, tant dans les agrandissements ultérieurs du palais que dans la cathédrale elle-même ;

- Il continua en faisant construire, au nord, le long du rempart, le corps de logis qui prit au XVII<sup>e</sup> siècle le nom d'aile des Suffragants. Les fenêtres et les parties supérieures en ont été fortement remaniées aux XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, mais subsistent encore deux salles inférieures superposées, voûtées sur croisées d'ogives. Celles-ci étonnent par leur ampleur (25 x 7,60 m), leur unité de conception et leur majesté. L'une d'entre elles fut sans doute destinée à remplacer l'*aula* primitive de Durand de Beaucaire, jugée trop petite par le nouvel évêque.

Enfin Bernard de Combret éprouva le besoin de construire une courtine à l'est pour fermer cet ensemble et se mettre à l'abri de toute surprise. Il ne reste rien de cette dernière, car la construction de l'aile d'Amboise à la fin du XV<sup>e</sup> siècle en a fait disparaître les vestiges. Mais à sa mort en 1271, Bernard de Combret laissait un palais imposant, pratiquement terminé, protégé, organisé au-tour d'une cour dont l'aile nord s'appuyait au rempart de la ville et dont l'habitation principale se trouvait dans une puissante tour située à l'ouest, au point le plus éloigné de la ville.

### Les constructions de Bernard de Castanet

Nul besoin donc, pour son successeur, de le modifier ou de l'agrandir. C'était mal connaître le caractère impérieux de Bernard de Castanet. Sur de son bon droit, fermement résolu à le faire respecter par qui que ce

fût, roi compris, cet évêque, lorsqu'il arriva sur le trône épiscopal albigeois en 1277, décida de faire valoir ses droits et de récupérer son pouvoir. Mais, conscient des difficultés qui allaient en découler, il résolut de se mettre rapidement à l'abri dans une forteresse imprenable dont les travaux furent à la fois considérables et grandioses.

À l'œuvre de Bernard de Combret, il ajouta la tour Sainte-Catherine, véritable donjon qu'il colla au flanc nord de la tour Saint-Michel. Pour mieux la contempler, il faut descendre par une rampe vers les jardins et les remparts médiévaux qui les protègent. On atteint un énorme bastion circulaire à éperon, puis, par le chemin de ronde occidental, la tour de la Rivière dont la voûte à six compartiments est timbrée aux armes de Bernard de Castanet. De cette tour, on se rend en passant sur une courtine du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'à la tour dite de Dionysos. C'est de

celle-ci que l'on apprécie le mieux la construction du palais sur son flanc nord. La tour Sainte-Catherine y apparaît malgré les mutilations et les aménagements qu'elle a subis au cours des siècles, comme une écrasante masse de brique. Ce donjon, de plan barlong, était flanqué



COURTINE DE BERNARD DE CASTANET, FAÇADE EST  
© VILLE D'ALBI



PALAIS DE LA BERBIE, TOUR SAINT-MICHEL  
© VILLE D'ALBI



PALAIS DE LA BERBIE, TOUR SAINT-MICHEL  
© VILLE D'ALBI



# Le Palais de la Berbie

aux angles d'énormes tours talutées au tiers de leur hauteur, entièrement pleines à l'exception de celle du nord-est, épaisse de sept mètres à la base et construite en briques appareillées. À chaque étage, les salles étaient voûtées sur croisées d'ogives aux profils fortement brisés comme l'attestent encore les restes de l'une d'entre elles qu'on tenta de détruire à une date inconnue. Des arcs en tiers-points très aigus, datant de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou du début du XIV<sup>e</sup> siècle, y sont encore visibles, révélant ainsi les caractères architecturaux des constructions de Bernard de Castanet. L'édification de la tour Sainte-Catherine entraîna la surélévation de la tour Saint-Michel dans la partie supérieure de laquelle fut fondée une deuxième chapelle dédiée à l'archange.

Les autres travaux de Bernard de Castanet portèrent essentiellement sur la partie septentrionale du palais épiscopal. Sur le flanc nord de l'aile des Suffragants, il fit ajouter trois énormes contreforts qui furent tronqués au XVII<sup>e</sup> siècle par M<sup>gr</sup> Le Goux de la Berchère pour y aménager la terrasse d'agrément que l'on voit encore de nos jours<sup>1</sup>. Bernard de Castanet les avait fait construire pour un dessin tout différent, essentiellement défensif, pour supporter des mâchicoulis à arcs destinés à protéger le palais sur ce flanc. Un double souci le poussa également à construire les courtines et les tours embrassant la basse-cour. Outre la protection avancée du palais qu'elles permettaient sur son flanc nord, elles offraient l'avantage d'interrompre le tracé du rempart de la ville et de s'en approprier une partie afin d'avoir dans celui-ci une issue personnelle, indépendante de la juridiction des consuls de la ville devenus ses ennemis. Il fut donc à l'origine de la construction, à l'est, des tours d'Amboise

et de l'Octogone ainsi que des courtines les reliant ; à l'ouest, de la tour de la Rivière, de l'éperon à bec, de la courtine les reliant l'une à l'autre, ainsi que de la courtine aujourd'hui transformée en rampe reliant l'éperon à bec à la tour Mage. Toute cette partie, construite avec le même soin et les mêmes procédés que la tour Sainte-Catherine, présente un caractère militaire identique. Ce fut plus tard, au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, qu'un successeur de Bernard de Castanet lança la courtine entre la tour de la Rivière et la tour de l'Octogone et rajouta la tour de Dionysos, fermant ainsi définitivement la basse-cour au nord et mettant le palais à l'abri de toute tentative venant de l'extérieur.

PALAIS DE LA BERBIE,  
CÔTÉ NORD  
© VILLE D'ALBI



<sup>1</sup> - Le quatrième contrefort, à l'est, est l'œuvre de l'architecte diocésain César Daly qui le construisit au XIX<sup>e</sup> siècle pour ouvrir sur les jardins la chambre à coucher de l'évêque de l'époque, M<sup>gr</sup> de Jerphanion.

### Les transformations de la période classique et les aménagements intérieurs

Cette courtine du XIV<sup>e</sup> siècle porte les traces de remaniements importants effectués aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles par les évêques d'Albi. En effet, entre la tour de la Rivière et la tour de Dionysos, la courtine fut transformée par M<sup>sr</sup> Charles Le Goux de la Berchère en une galerie surmontée d'un promenoir permettant de jouir du spectacle offert, d'un côté, par le Tarn, de l'autre, par les jardins aménagés à cette occasion. En effet, les jardins tels qu'ils se voient aujourd'hui sont le fruit de la transformation, entre 1687 et 1703, de l'ancienne basse-cour du palais en un lieu d'agrément. Trois étages y furent ménagés : la terrasse haute, la contre-terrasse et les jardins proprement dits dans la partie la plus basse. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, M<sup>sr</sup> de Stainville, frère de Choiseul, fit ajouter sur le promenoir les statues de marbre qu'on y voit encore, représentant les saisons. Dans un même but d'agrément, ces prélats firent tronquer les énormes contreforts du flanc nord de l'aile des Suffragants et utilisèrent les tours-contreforts talutées de la tour Sainte-Catherine pour installer de grandes terrasses destinées à ouvrir vers les jardins les salles de cette partie du palais réaménagées à l'occasion.

Depuis la courtine longeant le Tarn, on remonte, par une courte volée d'escaliers sur la terrasse haute, à l'est, pour y retrouver les restes de remparts médiévaux et des tours du XIII<sup>e</sup> siècle, dont les tours de l'Octogone et d'Amboise. Par la porte percée dans le corps de logis fermant la terrasse au sud, on retrouve la cour d'honneur. Les couronnements dans leur état actuel sont le fruit de remaniements survenus aux XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Rien ne nous a été conservé du Moyen Âge, mais les textes viennent ici au secours de l'archéologue.

En effet, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, au cours d'un procès contre Bernard de Castanet, des renseignements indirects sont donnés sur le palais. C'est ainsi qu'un texte nous permet de savoir que les murs de la tour Saint-Michel s'achevaient vers le haut par un crénelage et il y a fort à parier qu'il en était de même pour la plupart des autres parties du palais.

Nous sommes renseignés sur les dispositions intérieures du palais médiéval par les témoignages consignés lors de ce procès ainsi que par les inventaires après décès de deux évêques du XIV<sup>e</sup> siècle, Pierre de Via et Jean de Saye : la chambre à coucher de Bernard de Castanet se trouvait au moins au troisième étage de la tour Sainte-Catherine, sa fenêtre donnait sur la cour d'honneur et le volet qui la fermait était de couleur verte. On apprend également que Bernard de Castanet et ses successeurs logeaient essentiellement dans la tour Sainte-Catherine, où il y avait une salle de parement, la chambre à coucher, une garde-robe et une salle appelée *reyrecambra*.

Par ailleurs, la partie inférieure de la tour Saint-Michel abritait la prison de l'Inquisition et il est probable qu'une des salles de cette tour était utilisée par le tribunal de cette institution. Au-dessus se trouvait la chapelle Saint-Michel.

La plus grande partie de ces dispositions, qui restèrent invisibles au visiteur du XX<sup>e</sup> siècle, sont désormais accessibles grâce aux aménagements en cours. En effet, les deux belles salles construites par Bernard de Combret dans la partie inférieure de l'aile des Suffragants avec leurs beaux volumes, couvertes de voûtes d'ogives, ont reçu de nouvelles affectations, visibles par le public ; il en va de même de la partie basse de la tour Saint-Michel, l'ancienne *Bisbia Vielha*, devenue prison de l'Inquisition



# Le Palais de la Berbie

puis réserve du musée. Elle offre au regard un magnifique espace, très élevé, couvert de voûtes d'ogives reposant sur des colonnettes s'arrêtant à leur tour sur des culots. On y retrouve les caractères architecturaux de la construction de Bernard de Castanet : croisée d'ogives montant très haut, arcs formerets fortement brisés, retombées sur des colonnettes qui s'amortissent sur des culots. Les salles du premier étage de la tour Sainte-Catherine sont visibles, mais entièrement badigeonnées. Elles abritent une partie des collections du musée.

Les travaux en cours ont permis de faire quelques découvertes d'importance dans le bâtiment. Ainsi, le puits qui alimenta le chantier puis le palais a été retrouvé sous la cour d'honneur, de même que le four dans lequel on fit cuire les briques destinées au chantier. Mais la découverte la plus intéressante est sans nul doute celle qui a amené la mise au jour, au sommet oriental de la courtine méridionale et au-dessus du dernier étage conservé après l'arasement au XVII<sup>e</sup> siècle de la *turris* de Durand de Beaucaire, d'un pavement médiéval d'une superficie exceptionnelle dans le Midi de la France. Celui-ci, datant de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou du début du XIV<sup>e</sup> siècle utilise deux types de carreaux : pour les bordures des carreaux ocre-rouge de 13 x 13 cm estampés de motifs divers de couleur jaune, les autres, jaune et noir, de 4,5 x 6,5 cm, aniconiques. Ces pavements sont semblables à ceux dont on connaissait déjà l'existence et qui recouvraient le sol de la salle située au-dessus de la chapelle Notre-Dame.

À l'occasion de ces travaux, les niveaux primitifs furent détruits et la tour fut découronnée sur une hauteur importante. L'étage noble du corps de logis construit par Durand de Beaucaire est

toujours occupé par la chapelle Notre-Dame. Les voûtes sur croisée d'ogives construites par Bernard de Combret peuvent y être encore admirées, décorées de peintures du XIX<sup>e</sup> siècle. Aux murs sont visibles des tableaux commandés au peintre Rousselet par M<sup>sr</sup> Le Goux de la Berchère au cours de son épiscopat (1687-1703).

À la fin du XV<sup>e</sup> siècle l'évêque, Louis d'Amboise remania l'aile orientale du palais afin d'y aménager des salles d'apparat. En cours de réaménagement à l'heure actuelle, elles permettent d'admirer deux belles cheminées du XV<sup>e</sup> siècle. L'aspect de ce corps de logis fut transformé par Louis d'Amboise qui installa des lucarnes dans des toitures à la française couvertes d'ardoise, rompant ainsi avec les crénelages de l'époque médiévale et rappelant une façade de château de la Loire.

M<sup>sr</sup> Gaspard de Daillon du Lude doubla en largeur le corps de logis et aménagea au premier étage une salle à manger appelée « Salon doré » et un salon de réception dit « salle de la Croix », décorés tous deux par les soins du peintre Coupelet. Enfin dans les étages supérieurs de l'aile des Suffragants les dispositions médiévales ont été transformées par M<sup>sr</sup> Hyacinthe Serroni au XVII<sup>e</sup> siècle en grandes salles de réception et d'apparat qui abritent aujourd'hui une partie des collections du musée.

ILL. 25 : PALAIS DE LA BERBIE



### Les caractères architecturaux de la Berbie

Ainsi, commencé par Durand de Beaucaire au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, le palais épiscopal de la Berbie a connu ses heures de gloire sous les épiscopats de Bernard de Combret et de Bernard de Castanet dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Les caractères de son architecture sont d'une grande originalité. L'emploi de contreforts hémicylindriques, pleins ou évidés, en aussi grand nombre, est un premier sujet d'étonnement, le caractère anachronique de la forteresse en est un second. Le plan révèle en effet des murs énormes, l'élévation, de hautes parois aveugles, défendues par des arcs-mâchicoulis et des créneaux. La défense qui s'exerce du haut des tours et s'appuie sur des murs massifs est une défense passive. On pourrait qualifier cette forteresse d'archaïque pour l'époque de sa construction, si l'on ne tenait compte de cet élément capital que constitue le matériau employé : la brique. Au choc, celle-ci ne transmet pas de vibrations au mur et au point d'impact, elle s'écrase sans que la paroi soit ébranlée. Par ailleurs, l'épaisseur des murs de la Berbie est une garantie de stabilité supplémentaire en même temps qu'une défense sans pareille contre la sape. En effet, la brique use prématurément les outils et étant donné que la construction de murs entièrement appareillés en brique parfois sur sept mètres d'épaisseur, ne laisse aucune place à un quelconque blocage, la tâche des sapeurs s'en trouve considérablement accrue.

Ces caractères architecturaux contrastent avec ceux des grandes constructions contemporaines du Midi de la France. En effet, au moment où Bernard de Combret et Bernard de Castanet font édifier la Berbie, saint Louis, Philippe III et Philippe

IV font construire Aigues-Mortes, Carcassonne et les forteresses des Corbières tournées contre l'Aragon. Or, il est étonnant de constater l'opposition de style entre les constructions de Carcassonne et celles d'Albi. D'un côté, toutes les techniques des ingénieurs du roi, toute la qualité d'un appareil soigné, tous les organes de défense d'une fortification moderne ; de l'autre, la fortification traditionnelle et l'emploi d'un matériau inhabituel.

Les prélats albigeois, en refusant les modèles royaux, manifestèrent doublement leur indépendance à travers la construction de la Berbie. C'est aux architectes de Bernard de Combret que revint le mérite de proposer des solutions originales, en partie enracinées dans les traditions locales. C'est à Bernard de Castanet que l'architecture, élaborée sous son prédécesseur dut d'atteindre l'ampleur, la grandeur, voire la démesure. Ces deux évêques avaient souhaité se mettre à l'abri, ils y ont réussi. Il suffit pour s'en

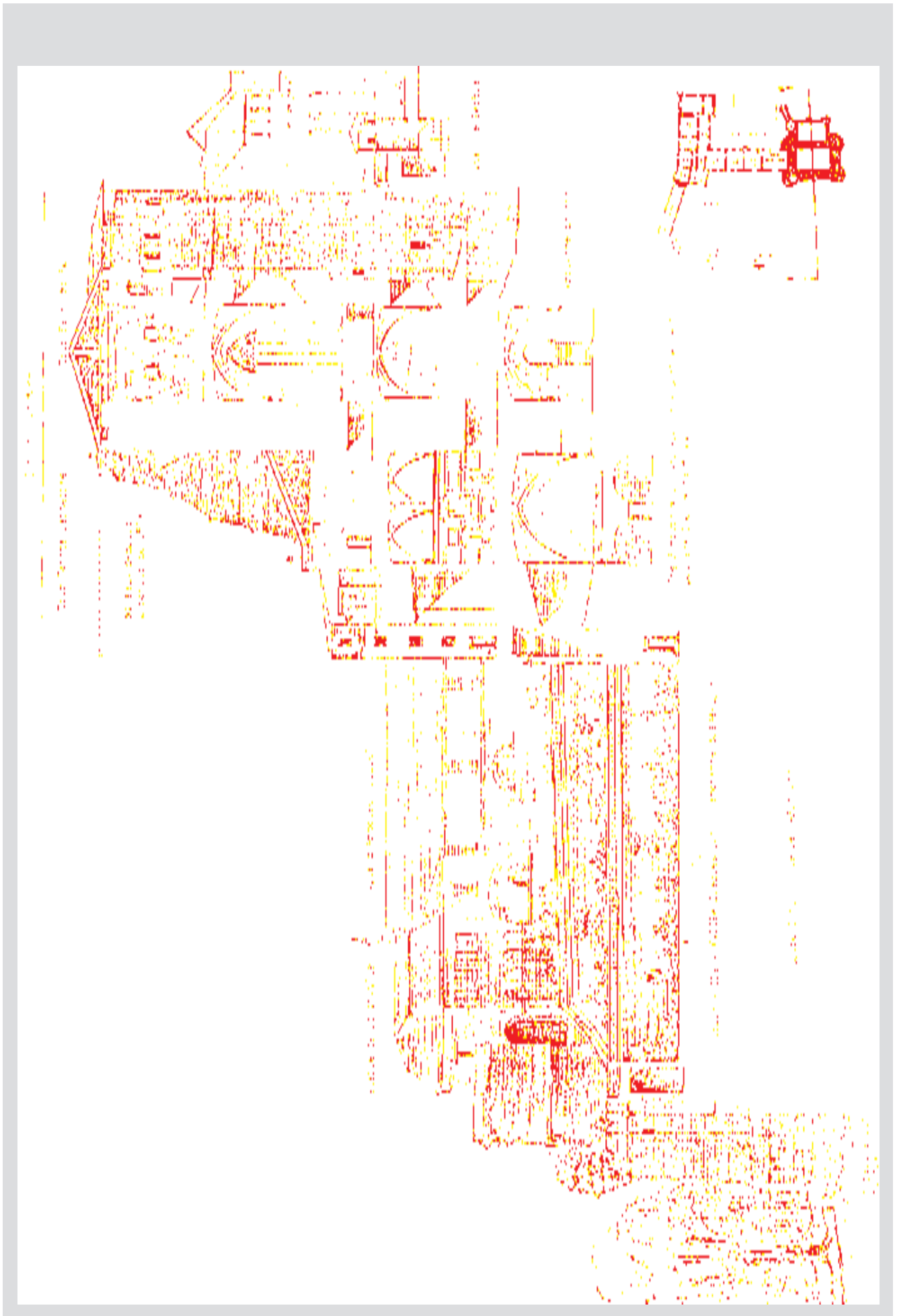
PALAIS DE LA BERBIE,  
CÔTÉ SUD  
© VILLE D'ALBI







PALAIS DE LA BERBIE, COUPE, RELEVÉ DE HARDY, 1880



PALAIS DE LA BERBIE, COUPE, RELEVÉ DE HARDY, 1880







# Le Palais de la Berbie



PALAIS DE LA BERBIE, LUCARNE DE L'AILE D'AMBOISE © VILLE D'ALBI

convaincre de regarder depuis la cour d'honneur le sommet de la tour Mage. On éprouve alors devant cette masse aveugle une impression oppressante de puissance et d'écrasement qui dut saisir aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles tous les routiers de la guerre de Cent Ans, qui jamais n'osèrent s'attaquer à cette formidable construction, absolument unique en son genre.

## Les jardins de la Berbie

Fruits de la volonté du premier archevêque d'Albi, Hyacinthe Serroni, les deux terrasses et le jardin « classique » du palais de la Berbie virent le jour à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et orientèrent la vie du palais vers les rives du Tarn et ses perspectives, traduisant le goût pour la nature et le pittoresque qui se répandait à cette époque. Entretenu jour après jour, ce jardin est mis en scène tous les ans selon un thème de création décliné également sur l'en-

semble de la ville. Au sud, le jardin de broderies, véritable travail d'orfèvre, témoigne de soins attentifs et de recherches qui ont permis de lui restituer tout son cachet et sa splendeur d'antan. Le « tout à la main » (arrosage, taille, nettoyage, harmonie des volumes et des couleurs) est imposé par la configuration du site, mais aussi par la volonté d'une recherche de qualité et de finition que mérite ce patrimoine végétal.

